Stanislaw Lem

Ijon Tichy,

Le docteur Diagoras

Mémoires d'Ijon Tichy

1971

Stanislaw Lem

Mémoires d'Ijon Tichy

1971

Traduit du polonais par Dominique Sila
Editions Calmann-Lévy, 1977.

Le docteur Diagoras construit des créatures cybernétiques douées d'autonomie, mais leur refuse toute liberté…

Diagoras de Mélos (env. 475 av. J. C. – 410 av. J. C.)
Disciple de Démocrite, il est un des plus célèbres athées de l'Antiquité, condamné pour impiété par les Athéniens.

Le docteur Diagoras

N’ayant pu participer au XVIIIe Congrès international de Cybernétique, je m’efforçai d’en suivre le déroulement dans la presse. La tâche n’était guère aisée, si l’on songe que les journalistes ont le don particulier de déformer les données scientifiques. Cependant c’est à eux seuls que je dois d’avoir fait la connaissance du docteur Diagoras. Son intervention au cours des débats fut en effet considérée comme l’événement numéro un de la morte-saison. Si je n’avais eu alors à ma disposition que des revues spécialisées, je n’aurais même pas soupçonné l’existence de ce personnage singulier : il figurait bien sur la liste des participants, mais on avait omis de mentionner le sujet de son exposé. J’appris dans les journaux qu’il s’était conduit de façon particulièrement honteuse. Grâce à la diplomatique circonspection dont firent preuve les

présidents, le scandale avait pu être évité de justesse. En effet, cet usurpateur, ce prétendu réformateur scientifique que personne ne connaissait, avait accablé d'injures les plus éminentes autorités présentes dans la salle ; lorsqu'on lui avait retiré la parole, il avait brisé le micro d'un coup de canne. Les épithètes dont il avait gratifié les sommités de la science étaient presque intégralement citées dans la presse, en revanche, on taisait avec tant d'insistance les véritables intentions de cet individu que ma curiosité en fut immédiatement excitée.

De retour à la maison, j'entrepris de retrouver les traces du docteur Diagoras, mais son nom ne figurait ni dans les « Annales » des problèmes cybernétiques ni dans la dernière édition augmentée du *Who's who*. Je téléphonai donc au professeur Corcoran ; il déclara qu'il ne possédait pas l'adresse de ce « détraqué » et que, de toute façon, même s'il l'avait eue, il ne me l'aurait pas communiquée. Il n'en fallait pas plus pour me décider à m'occuper sérieusement de cette affaire. J'insérai toute une série d'annonces dans la presse. À mon grand étonnement les résultats ne se firent point attendre. Je reçus une lettre, sèche et concise, rédigée dans un style peu chaleureux ; néanmoins, le mystérieux docteur acceptait de me recevoir dans sa « propriété » Crétoise. Comme la carte me l'indiqua, le domaine se trouvait à peine à cent kilomètres du lieu où avait vécu le légendaire minotaure.

Un cybernéticien possédant une propriété en Crète et passant ses journées solitaires à effectuer d'énigmatiques travaux ! Je m'envolai le jour même pour Athènes. Au-delà, il n'y avait pas de liaison aérienne, mais je pus

m'embarquer sur un navire qui accosta le matin dans l'île. Je louai une voiture, pris la route et roulai jusqu'à un carrefour ; la chaussée était en mauvais état, il faisait une chaleur torride. Les collines avoisinantes avaient la couleur du cuivre brûlé ; voiture, valise, vêtements, tout était imprégné de poussière.

En parcourant les derniers kilomètres, je n'avais pas rencontré âme qui vive et n'avais pu demander mon chemin. Dans sa lettre, Diagoras me recommandait de m'arrêter devant la trentième borne, m'avertissant que je ne pourrais pas rouler plus loin. Je laissai donc la voiture à l'ombre chétive d'un pin et entrepris d'explorer le paysage touffu qui m'environnait. Le terrain était envahi par cette végétation typiquement méditerranéenne, si ingrate lorsqu'il faut l'affronter directement : il n'est pas question de dévier du sentier que l'on a emprunté car les fourrés épineux brûlés par le soleil s'agrippent à vos habits. J'errai ainsi près de trois heures le long des chemins pierreux, ruisselant de sueur. La rage m'étouffait en songeant à ma folie, car au fond que diable m'importaient cet homme et son histoire ? En partant vers midi, à l'heure où la chaleur est la plus intense, je n'avais pas déjeuné et la faim me dévorait à présent les entrailles. Finalement je revins à la voiture. Elle était déjà sortie de l'étroite raie d'ombre qui la protégeait, et les coussins de cuir dégageaient une chaleur de four ; l'intérieur était imprégné d'une odeur d'essence et de vernis surchauffé qui soulevait le cœur.

Soudain, derrière un tournant, surgit une brebis solitaire ; elle s'avança vers moi, se mit à braire d'une voix quasi humaine et s'en alla trottiner à l'écart. Lorsqu'elle

disparut de ma vue, j'aperçus un étroit sentier qui grimpait sur le versant d'une colline. Je m'attendais à voir arriver le berger, mais la brebis s'éloigna et personne ne parut.

Ce n'était certes pas un guide à qui l'on pouvait faire confiance, pourtant j'abandonnai à nouveau la voiture et entrepris de me frayer un chemin à travers la broussaille. Bientôt le sentier devint plus praticable. Le soir tombait déjà, lorsque à proximité d'un petit bois de citronniers se dessinèrent les contours d'une grande bâtisse. La broussaille cédait la place à une herbe sèche qui crissait sous les pas comme du parchemin brûlé. La maison, sombre et informe, plutôt disgracieuse avec les vestiges de son portail fendillé, était entourée par une haute clôture de barbelés. Le soleil se couchait et je ne trouvais toujours pas l'entrée. Je me mis à appeler d'une voix forte, mais sans résultat. Toutes les fenêtres étaient fermées par des volets hermétiquement clos ; comme j'allais perdre tout espoir de trouver quelqu'un à l'intérieur, la porte s'ouvrit brusquement et un homme apparut dans l'embrasure.

Il m'indiqua d'un geste par où je devais passer ; la barrière était camouflée par un fourré d'une telle épaisseur que je n'aurais jamais pu en deviner l'existence. En me cachant le visage pour me protéger des branches épineuses, je parvins à me frayer un chemin. L'homme qui m'avait ouvert ressemblait à un ouvrier-monteur ou à un boucher. C'était un individu ventripotent, au cou bref ; une calotte trempée de sueur reposait sur son crâne chauve ; il n'avait pas de veston et sur sa chemise aux manches retroussées il portait un long tablier en toile cirée.

— Excusez-moi, est-ce bien ici qu'habite le docteur Diagoras ? demandai-je.

Il leva vers moi son visage inexpressif qui paraissait trop grand, informe, avec ses bajoues pendantes. On aurait dit en effet la figure d'un boucher. Pourtant, le regard était limpide et tranchant comme une lame. Il m'observa sans ouvrir la bouche. Je compris alors que c'était lui.

— Excusez-moi, répétai-je, docteur Diagoras, n'est-ce pas ?

Il me tendit la main, une main petite et molle, et serra la mienne avec une force inattendue. Puis il plissa le front, ce qui fit basculer la calotte sur sa nuque, mit les deux mains dans les poches de son tablier et interrogea avec une sorte de mépris indifférent :

— Que voulez-vous de moi ?

— Rien, répondis-je aussitôt.

J'avais entrepris ce voyage sur un coup de tête ; j'étais prêt à tout ; je voulais faire la connaissance de ce personnage hors du commun, mais je n'étais nullement disposé à essuyer des insultes. Tandis qu'il continuait à me scruter, je combinais déjà mentalement le plan du retour. Il dit enfin :

— À moins que… Veuillez me suivre.

Le soir était déjà tombé ; il me conduisit jusqu'à sa lugubre villa. Il pénétra dans le vestibule obscur et, lorsque j'entrai après lui, un écho caverneux résonna comme si nous nous trouvions à l'intérieur d'une nef d'église. Le maître de maison trouvait son chemin dans le noir avec la plus grande facilité ; devant la première marche il ne

daigna même pas m'avertir, si bien que je trébuchai. Jurant tout bas, je montai, guidé par la faible lueur qui émanait d'une porte entrebâillée.

Nous pénétrâmes dans une pièce dont une seule fenêtre avait été voilée. Par sa forme, surtout à cause de sa haute voûte en ogive, elle rappelait l'intérieur d'un donjon plutôt que celui d'une maison d'habitation. La salle était encombrée d'énormes appareils noirs dont les années avaient terni l'enduit, de chaises ornées de sculptures tarabiscotées, aux dossiers inconfortables. Des miniatures ovales étaient suspendues aux murs ; dans un coin se dressait une horloge, une véritable forteresse, garnie d'un cadran de cuivre poli et munie d'un balancier de la dimension d'un bouclier grec.

Il faisait relativement sombre dans cette pièce. L'éclat des ampoules cachées à l'intérieur d'un lustre compliqué, aux abat-jour empoussiérés, éclairait tant bien que mal une table carrée. Les murs gris aux reflets de rouille buvaient presque toute la lumière, si bien que les coins restaient plongés dans l'obscurité. Diagoras se tenait devant la table, les mains dans les poches de son tablier, comme s'il attendait quelque chose. Je posais ma valise sur le plancher, lorsque la grande horloge se mit en branle. Avec un son fort et cristallin elle sonna huit coups, puis quelque chose grinça à l'intérieur et une voix sénile mais puissante se fit soudain entendre :

— Diagoras ! Tu es un fieffé gredin ! Où te caches-tu ? Comment oses-tu agir de la sorte avec moi ? Réponds ! Tu entends ? Par Dieu, Diagoras ! Il y a des limites à tout !

Dans ces paroles vibraient à la fois la fureur et le désespoir. Cependant ce ne fut pas ce qui me surprit le plus : j'avais reconnu cette voix ; elle appartenait au professeur Corcoran.

— Si tu ne réponds pas…

Des paroles menaçantes s'égrenaient, lorsque subitement le mécanisme d'horlogerie émit un nouveau grincement, et tout se tut.

— Qu'est-ce que… fis-je. Vous avez inséré un magnétophone dans ce vénérable boîtier ? Avez-vous donc du temps à perdre avec de pareilles broutilles ?

J'avais dit cela exprès pour le vexer. Mais, feignant de ne pas avoir entendu, Diagoras tira sur un cordon et la même voix rauque emplit à nouveau la pièce :

— Tu le regretteras, Diagoras… Sois-en sûr ! Tout ce que tu as subi ne justifie nullement l'outrage que tu me fais ! Tu crois peut-être que je m'abaisserai à te supplier ?…

— Tu l'as déjà fait, lança machinalement l'autre.

— Tu mens ! Tu n'es qu'une canaille, une triple canaille, indigne du nom de savant ! Le monde entier apprendra tes…

Les roues dentées tournèrent une fois encore et le silence retomba.

— Un électrophone, fit Diagoras avec une ironie qu'il était le seul à goûter, un électrophone, ha ha ! Non, mon cher, dans ce carillon se trouve le professeur *in persona* ou plutôt, dirais-je, *in spiritu suo.* Je l'ai immortalisé pour mon caprice ; y a-t-il là quelque chose de mal ?

— Comment dois-je comprendre vos paroles ?… balbutiai-je.

Le gros docteur réfléchit un instant avant de décider si je méritais une réponse.

— À la lettre… dit-il enfin. J'ai en effet recomposé tous les traits de sa personnalité… je les ai modelés en un dispositif adéquat. J'ai miniaturisé électriquement son âme et c'est ainsi que j'ai obtenu un portrait fidèle de cette éminente individualité… enfermé dans mon horloge.

— Vous dites qu'il ne s'agit pas uniquement d'une voix enregistrée ?

Il haussa les épaules.

— Vous n'avez qu'à essayer vous-même ! On peut toujours faire un brin de causette avec lui, bien qu'il n'ait pas un caractère particulièrement commode, ce qui, d'ailleurs, est relativement compréhensible en de pareilles circonstances… Vous voulez lui parler ? (Il me désigna le cordon du carillon.) Allez-y…

— Non, répliquai-je.

De quoi s'agissait-il exactement ? D'une simple extravagance ? D'une plaisanterie bizarre et macabre, d'une vengeance ?

— Mais le véritable Corcoran se trouve en ce moment dans son laboratoire en Europe, objectai-je.

— En effet, je n'ai ici que son portrait psychique, mais un portrait d'une fidélité parfaite, qui ne le cède en rien à l'original…

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— J'en avais besoin. J'ai voulu un jour modeler un cerveau humain ; c'était une préparation nécessaire avant que je puisse m'attaquer à un problème plus complexe. En l'occurrence, la

personne n'avait aucune importance. J'ai choisi Corcoran, que sais-je moi… parce qu'il m'a plu de le faire… Il a lui-même fabriqué tant de boîtes pensantes ! Je me suis dit qu'il serait amusant de l'enfermer à mon tour dans l'une d'elles, précisément dans ce rôle de boîte à musique…

— Est-ce qu'il sait ? fis-je rapidement, tandis qu'il se tournait déjà vers la porte.

— Évidemment, répondit-il avec indifférence, je lui ai d'ailleurs donné la possibilité de converser avec lui-même ; par téléphone, bien sûr. Mais peu importe. Je n'avais aucunement l'intention de me vanter en votre présence. C'est une pure coïncidence s'il était précisément huit heures quand vous êtes arrivé…

Avec des sentiments plus que mêlés, je me hâtai de le suivre le long du couloir ; contre les murs, dans la pénombre, s'entassaient des squelettes métalliques couverts de toiles d'araignées, rappelant ceux des reptiles préhistoriques ou plutôt les fragments que l'on exhume. Le couloir se terminait par une porte derrière laquelle régnait l'obscurité. J'entendis le bruit sec d'un interrupteur que l'on tourne. Nous étions devant un escalier de pierre en colimaçon. Diagoras monta le premier ; son ombre aplatie, semblable à celle d'un canard, glissait le long du mur fait de gros blocs de pierre. Nous nous arrêtâmes devant une porte métallique qu'il ouvrit avec une clé. Une bouffée d'air surchauffé et stagnant me saisit. La lumière s'alluma brusquement. Nous n'étions pas dans un laboratoire comme je m'y attendais. Si cette salle allongée, séparée en deux par une galerie, pouvait faire penser à quoi que ce soit, ce serait sans doute à la ménagerie d'un cirque ambulant. De chaque côté s'alignaient des cages. Je suivais

Diagoras. Avec les cordons de son tablier croisés dans le dos et sa chemise trempée de sueur, il ressemblait à un gardien de zoo.

Du côté où nous nous trouvions, les cages étaient fermées par un réseau grillagé. A l'intérieur des boxes obscurs on entrevoyait des silhouettes floues. Étaient-ce des machines ? Des presses ? En tout cas il ne pouvait s'agir de créatures vivantes. Et pourtant, j'aspirais l'air prudemment, comme si je m'attendais à sentir la puanteur caractéristique des fauves. Mais dans l'atmosphère flottait seulement une odeur de produits chimiques, d'huile chauffée et de caoutchouc.

Autour des autres boxes, le treillis était si serré que je songeai malgré moi à des oiseaux ; en effet, quels animaux aurait-on pu enfermer avec autant de précautions ? Devant les cages suivantes le grillage avait été remplacé par des barreaux ; exactement comme dans un jardin zoologique, lorsque l'on passe des cages à oiseaux et à singes à celles renfermant les loups et les grands prédateurs.

La dernière section était munie d'une double rangée de barreaux. Un espace d'environ cinquante centimètres les séparait l'un de l'autre. On trouve généralement ce type de clôture autour des cages destinées aux bêtes particulièrement dangereuses ; cela afin d'empêcher les imprudents de se trouver trop près du monstre qui peut soudain vous griffer ou vous arracher les cheveux. Diagoras s'arrêta, approcha le visage des barreaux et frappa un coup sec avec ses clés. Je regardai à l'intérieur. Quelque chose reposait au fond, dans un coin ; mais la pénombre m'interdisait de distinguer les contours de cette

masse sombre. Brusquement, le bloc informe bondit vers nous, et je n'eus même pas le temps de reculer la tête. Les barreaux résonnèrent comme si quelqu'un les avait heurtés à coups de marteau. Je fis instinctivement un bond en arrière. Diagoras ne tressaillit même pas. Tout contre son visage impassible flottait une créature mystérieusement accrochée aux barreaux, réfléchissant entièrement la lumière qui s'étalait sur toute sa surface comme de l'huile. On aurait dit le croisement d'un abdomen d'insecte et d'un crâne. Cette carapace, malgré son aspect repoussant, avait quelque chose d'humain. Bien qu'elle fût dépourvue de toute mimique, puisqu'elle était métallique, elle semblait dévorer des yeux Diagoras avec une telle intensité que j'en eus la chair de poule. Les contours de la cage à laquelle elle se tenait collée s'étaient légèrement estompés, trahissant la force avec laquelle elle s'appuyait contre les barreaux. Ne doutant visiblement pas de leur solidité, Diagoras regardait cette énigmatique créature comme un jardinier ou un éleveur passionné observerait le produit d'un croisement particulièrement réussi. Le bloc d'acier recula avec un grincement terrible et s'immobilisa. La cage sembla à nouveau vide.

Sans mot dire, Diagoras poursuivit son chemin ; étourdi, je lui emboîtai le pas. Je commençais à comprendre, ou plus exactement, je m'insurgeais contre les explications que me fournissait mon imagination, tant celles-ci me paraissaient perverses. Mais Diagoras ne me laissa guère le loisir de réfléchir, il s'arrêta une fois encore :

— Non, fit-il à voix basse, avec douceur, vous vous trompez, Tichy, je ne les ai nullement construits pour mon plaisir, et je

ne désire pas non plus leur haine, je ne me soucie guère des sentiments de mes rejetons… Ce ne sont là que les phases préliminaires de mes expériences, des étapes indispensables. Je serai malheureusement obligé de vous faire un petit cours ; cependant, pour abréger, je commencerai par le milieu… Savez-vous ce que les constructeurs exigent habituellement de leurs créatures cybernétiques ?

Sans me laisser le temps de réfléchir, il répondit lui-même :

— L'obéissance. Ils n'en parlent pas, bien sûr, et certains ne s'en rendent même pas compte ; mais c'est un principe que l'on admet tacitement. Voilà l'erreur fatale ! Ils construisent une machine et y introduisent un programme qu'elle doit exécuter ; il peut s'agir d'un problème mathématique ou d'une série d'opérations de contrôle, par exemple dans une usine automatisée… Erreur fatale, vous dis-je, car afin d'obtenir des résultats spectaculaires ils barrent le chemin à toute spontanéité de la part de leurs créatures. Comprenez donc, Tichy, que l'obéissance du marteau, du tour, de l'ordinateur est au fond la même… Ce n'est pas cela qui nous intéresse. Les différences qui existent dans ces cas sont purement quantitatives : en vous servant d'un marteau vous dirigez directement les opérations, avec une machine électronique vous ne faites que programmer ; naturellement, vous ne connaissez déjà plus le processus qui lui permet de trouver la solution aussi bien que pour un instrument primitif. Mais les cybernéticiens nous ont promis la pensée, c'est-à-dire l'autonomie, l'indépendance relative des systèmes élaborés par rapport à l'homme ! Le chien le mieux éduqué peut très bien refuser de vous obéir ; personne ne dira de cet animal qu'il est « détraqué » ; or, c'est justement ainsi que nous qualifions la machine désobéissante qui n'agit pas conformément au programme… Mais pourquoi parler d'un chien ! Le système

nerveux de n'importe quel scarabée pas plus gros qu'une épingle manifeste déjà une certaine spontanéité ; même l'amibe a ses caprices, ses réactions imprévisibles : sans ces impondérables, il n'y a pas de cybernétique. L'essentiel est de bien comprendre ces faits élémentaires. Le reste, fit-il, désignant de sa main toute petite la salle silencieuse et la rangée de barreaux au-delà de laquelle régnaient des ténèbres impassibles, le reste n'est que la conséquence logique de tout cela…

— J'ignore dans quelle mesure vous connaissez les travaux de Corcoran… commençai-je, mais je m'interrompis, me rappelant soudain le carillon.

— Laissez-le donc tranquille ! s'écria-t-il avec irritation et, d'un geste caractéristique, il enfonça ses deux poings dans les poches de son tablier. Corcoran, mon cher, a commis l'erreur classique. Il a voulu philosopher, c'est-à-dire jouer à être Dieu. Car, au fond, qu'est-ce que la philosophie sinon le désir de comprendre les choses à un niveau supérieur à celui auquel la science nous permet d'accéder ? La philosophie désire répondre à toutes les questions, exactement comme un dieu. Corcoran a essayé d'en devenir un ; la cybernétique n'était pour lui qu'un instrument, un moyen de parvenir à ses fins. Quant à moi, Tichy, je ne souhaite être rien d'autre qu'un homme ; c'est pourquoi j'ai été plus loin que lui, car en s'efforçant de réaliser son projet, il s'est imposé des limites. Il a modelé dans ses machines une sorte de monde humain, il a créé une savante imitation, rien de plus. Si je l'avais voulu, j'aurais pu, moi, créer toutes sortes d'univers… en effet, que m'importent les plagiats ? Peut-être le ferai-je un jour, mais pour l'instant j'ai d'autres soucis en tête.

Vous avez entendu parler du scandale ? Inutile de nier, je sais que oui. C'est cette stupide réputation que l'on m'a faite qui vous a attiré jusqu'ici. C'est de la bêtise, Tichy. J'ai tout

simplement été agacé par l'aveuglement de ces gens. Mais, chers messieurs, leur ai-je dit, si je vous présente une machine capable d'extraire la racine carrée des nombres pairs et qu'elle refuse de faire la même chose pour les nombre impairs, ce n'est pas une défaillance, bon sang, c'est au contraire une victoire remarquable ! Cette machine possède des idiosyncrasies, des goûts ; elle manifeste quelque chose qui ressemble à une ébauche de volonté, elle a ses lubies, un type de comportement presque spontané, et vous dites qu'il faut la transformer ? Bien sûr que oui, mais afin d'accroître encore son insubordination… Et alors ? Impossible de parler à des gens qui ne saisissent pas toutes ces évidences. Les Américains mettent actuellement au point le perceptron ; ils s'imaginent que c'est la voie qui les conduira à l'élaboration de machines intelligentes. Mais en réalité, c'est le plus sûr moyen de fabriquer un esclave électronique de plus, cher monsieur. Personnellement, j'ai tout misé sur la souveraineté, l'autonomie de mes inventions. Naturellement, cela n'a pas toujours marché comme sur des roulettes. Je l'avoue, j'ai d'abord été surpris ; je me suis même demandé à un moment si j'avais raison. Et c'est alors que…

Il retroussa l'une de ses manches ; au-dessus du biceps luisait une cicatrice blanchâtre entourée d'une boursouflure rose ; la plaie avait la largeur d'une main.

— Les premières manifestations de spontanéité n'ont pas été particulièrement sympathiques. Elles ne résultaient d'ailleurs pas d'une activité consciente. Il est impossible de construire d'emblée une machine intelligente. C'est comme si l'on avait voulu, dans la Grèce antique, passer directement de la fabrication des chars à celle des avions à réaction. On ne peut sauter les étapes de l'évolution, même s'il s'agit d'une évolution cybernétique que nous avons nous-mêmes déclenchée. Mon premier pupille, fit-il en posant la main sur

son bras mutilé, était moins « intelligent » que le plus petit des insectes. Pourtant, il manifestait déjà une certaine spontanéité, et comment !

— Un instant, dis-je, ce que vous me racontez est bizarre ! Vous avez déjà construit une machine intelligente, n'est-ce pas ? Elle se trouve dans cette horloge…

— Voilà justement ce que j'appelle du plagiat ! répliqua-t-il avec brutalité. Un nouveau mythe est né, celui de la fabrication d'un homunculus. Pourquoi donc devrions-nous construire des hommes faits de transistors et de verre ? Me l'expliquerez-vous ? Une pile atomique est-elle une étoile synthétique ? Une dynamo, un orage artificiel ? Pour quelle raison une machine intelligente devrait-elle être faite à notre image ? À quoi bon ? Pour rajouter à trois milliards d'êtres constitués de protéines une nouvelle espèce construite, cette fois, avec du plastique et du cuivre ? Ce n'est guère plus ingénieux qu'un numéro de cirque, et ce n'est pas l'œuvre d'un vrai cybernéticien…

— Mais alors, que voulez-vous fabriquer au juste ?

Il sourit, et son visage ressembla soudain étonnamment à celui d'un enfant malicieux :

— Tichy… à présent, vous allez réellement me prendre pour un fou ; mais, moi au moins, je sais ce que je veux !

— Je ne comprends pas…

— En tous les cas, vous dis-je, je sais ce que je veux. Je ne souhaite pas copier le cerveau humain. Si la Nature l'a créé, c'est qu'elle avait ses raisons : facteurs biologiques, nécessité d'adaptation, etc. Il lui a fallu travailler au fond des océans, dans les branches où grimpaient les primates, parmi les crocs, les griffes et le sang, entre l'estomac et les organes reproducteurs. Mais en quoi cela me concerne-t-il, moi qui

suis un constructeur ? Eh bien, vous savez maintenant à qui vous avez affaire ; pourtant, ne croyez pas que je méprise le cerveau humain, Tichy, comme me l'a reproché ce vieil idiot de Barness ; l'étude de cet organe est une affaire extrêmement importante, d'une portée immense. Si quelqu'un en exprime le désir, je suis prêt à m'incliner bien bas devant ce merveilleux produit de la nature !

Le professeur alla même jusqu'à saluer.

— Mais cela implique-t-il nécessairement qu'il me faille l'imiter ? Les pauvres, ils sont tous convaincus que oui ! Imaginez un peu une société d'hommes de Néanderthal : ils ont leurs cavernes et n'ont besoin de rien d'autre ; ils ne veulent même pas essayer de connaître les maisons, les églises, les amphithéâtres ni aucun autre édifice car ils ont leurs cavernes et continueront à en creuser dans les siècles des siècles !

— Soit… mais vous devez certainement avoir quelque chose en vue… un objectif concret. Vous espérez obtenir un résultat quelconque. Lequel ? La construction d'une créature de génie ?

Diagoras m'observait, faisant la grimace. Ses petits yeux prirent soudain un air railleur, un peu comme ceux d'un gamin.

— On croirait les entendre… dit-il enfin tout doucement. Que veut-il exactement ? Construire un génie ? Un surhomme ? Sot que vous êtes, suis-je condamné à ne planter que des reinettes parce que je ne veux pas cultiver des goldens ? N'y a-t-il donc que des grosses et des petites pommes ? Ou bien existe-t-il une immense variété de fruits ? Parmi le nombre astronomique de combinaisons possibles, la Nature en a choisi une. Elle a réalisé ce choix en nous créant. Peut-être croyez-

vous qu'elle a agi ainsi parce que c'était la combinaison la plus parfaite ? Depuis quand la Nature vise-t-elle cette perfection platonicienne ? Elle a fait ce qu'elle a pu, c'est tout. La véritable voie ne passe ni par la construction d'ENIACS (ou d'autres calculatrices) ni par l'imitation du cerveau. En partant de ces ENIACS, on peut tout au plus obtenir de nouveaux crétins mathématiques capables d'exécuter des calculs encore plus rapidement. On peut naturellement aussi copier le cerveau humain, mais ce n'est pas là l'essentiel. Je vous en prie, oubliez tout ce que vous avez appris en cybernétique. Mes cybernoïdes et moi n'avons rien de commun si ce n'est une lointaine origine, mais ça, c'est de l'histoire ancienne. D'autant plus, fit-il en indiquant à nouveau la salle figée, que ce stade a déjà été dépassé ; tous ces monstres, je les garde… que sais-je moi, par indifférence ou bien, si vous préférez, par une sorte d'attachement…

— Alors vous êtes exceptionnellement sentimental, grommelai-je en jetant un coup d'œil involontaire sur son bras blessé protégé par la chemise.

— C'est possible. Si vous désirez voir un nouveau chapitre clos de mes travaux, suivez-moi…

Nous empruntâmes de nouveau l'escalier de pierre en colimaçon, traversâmes le rez-de-chaussée, et descendîmes dans les caves. Parmi les épais murs de béton, sous des voûtes basses, brûlaient des lampes coiffées de chapeaux en fil de fer. Diagoras ouvrit une lourde porte en acier. Nous nous trouvions à présent dans une salle carrée dépourvue de fenêtres. Au milieu du sol en ciment qui descendait en pente douce vers une sorte de puits, luisait une trappe ronde et métallique fermée par un cadenas. Cette étrange bouche d'égout m'étonna. Diagoras débloqua le cadenas et saisit la poignée de fer. Au prix d'un effort qui contracta

son corps obèse, il souleva le pesant couvercle. Penché à côté de lui, je regardai en bas. L'ouverture entourée d'une couche d'acier protectrice était obturée par une épaisse plaque de verre blindé. À travers cette gigantesque lentille, j'apercevais l'intérieur d'un vaste bunker. Au fond, parmi un indescriptible fouillis de câbles et de gravats blancs, métalliques, carbonisés, reposait une énorme chose noire, parsemée d'une couche blanchâtre de crépi farineux et de verre broyé, semblable à la carcasse éventrée d'une pieuvre. Je scrutai le visage tout proche de Diagoras. Il souriait.

— Cette expérience a failli me coûter cher, confessa-t-il en redressant sa silhouette corpulente ; j'ai voulu introduire dans le cours de l'évolution cybernétique un principe inconnu en biologie ; j'ai synthétisé un organisme doué du pouvoir de se « complexifier » lui-même. En d'autres termes, si les problèmes qu'il doit affronter (selon mes propres directives je devais ignorer lesquels) dépassent ses possibilités actuelles, il ne lui reste qu'à se transformer tout seul… j'ai enfermé ici, en bas, huit cents blocs électroniques élémentaires capables de se relier les uns aux autres conformément aux lois de la permutation - selon leur bon plaisir !

— Et vous avez réussi ?

— Trop bien, même ! Ici, nous risquons d'avoir des difficultés avec les pronoms personnels… disons donc que lui, fit-il en désignant le monstre informe, a décidé de se libérer. Vous savez, c'est généralement leur première impulsion… (Il s'interrompit et se mit à regarder fixement droit devant lui, comme si ses propres paroles l'avaient surpris.) C'est une chose que je ne comprends pas bien, mais leurs premières réactions sont toujours les mêmes : ils cherchent à se libérer, à sortir des limites que je leur ai imposées. Je ne vous dirai pas

ce qu'ils ont alors tenté de faire, car je les en ai empêchés… Peut-être ai-je un peu exagéré le danger…

Il n'acheva pas.

— J'ai été prudent, ou du moins je me le figurais… Le maçon à qui j'avais confié la construction du bunker a dû joliment s'étonner… mais comme je l'ai bien payé, il n'a pas posé de question. Un mètre et demi de béton armé… et de surcroît les murs ont été renforcés avec un blindage d'acier – non riveté (car les rivets sont trop faciles à couper) mais soudé à l'électricité. J'ai utilisé vingt-cinq centimètres du meilleur blindage que j'ai pu me procurer en faisant démonter un vieux bâtiment de guerre. Regardez donc de plus près…

Je m'accroupis au bord et, en me penchant, j'aperçus les murs du bunker. Les plaques d'acier étaient écartées de haut en bas, tordues comme les parois en fer-blanc d'une monstrueuse boîte de conserve ; béantes, elles laissaient voir entre leurs bords déchiquetés une profonde excavation d'où dépassaient des fils d'armature encore mêlés à des morceaux de ciment.

— C'est lui qui a fait ça ?… demandai-je, baissant instinctivement la voix.

— Oui.

— Comment ?

— Je l'ignore. Il est vrai que je l'ai fabriqué avec de l'acier ; mais j'avais choisi un acier souple, non trempé. De plus, quand je l'ai enfermé, il n'y avait aucun outil dans ce bunker… Je ne puis que deviner… Je ne sais pas moi-même si c'était une mesure de prudence, mais j'avais pris soin de renforcer le plafond avec un triple blindage ; quant à ce verre, il m'a coûté une fortune. C'est ce qu'ils utilisent pour les bathyscaphes.

Même un obus ne peut le traverser… C'est pourquoi je crois qu'il n'a pas perdu son temps avec ça. Je suppose qu'il a confectionné une espèce de four à induction où il s'est trempé la gueule ; à moins qu'il n'ait réussi à induire le courant dans les carreaux des murs. Je vous dis que je n'en sais rien. Chaque fois que je l'observais, il se comportait très calmement ; il s'affairait de-ci de-là, joignait des pièces, scrutait les lieux.

— Est-ce que vous avez pu communiquer avec lui ?

— Allons donc ! Il possédait l'intelligence… mettons, d'un reptile. Du moins, au départ. Jusqu'où il est arrivé, je ne puis vous le dire, car alors j'étais davantage préoccupé par l'idée de le détruire que par la façon dont j'aurais pu lui poser des questions.

— Qu'avez-vous fait ?

— C'était la nuit. Je m'étais réveillé avec le sentiment bizarre que toute la maison allait s'écrouler. Il avait sans doute réussi à percer le blindage en le portant à incandescence ; mais il avait dû marteler le béton. Lorsque j'ai accouru, il se trouvait déjà à moitié à l'intérieur de la brèche. Dans une demi-heure au plus, il aurait atteint le sol au-dessous des fondations et se serait glissé à travers comme dans du beurre. Il m'a fallu agir vite.

— Vous lui avez coupé l'arrivée d'électricité ?

— Immédiatement. Mais sans résultat.

— Ce n'est pas possible !

— Et pourtant si ! Je n'avais pas été assez prudent. Je savais par où passait le câble qui alimentait ma maison, mais il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'il pût y en avoir d'autres en profondeur ; or, il y en avait encore un… pour mon malheur.

Il était parvenu à l'atteindre et s'était ainsi rendu indépendant de mes interrupteurs…

— Mais cela implique un comportement intelligent !

— Absolument pas ! C'est un simple tropisme. De même qu'une plante recherche la lumière et un protozoaire une certaine concentration d'ions d'hydrogène, lui cherchait de l'électricité. La puissance fournie par le câble que je contrôlais ne lui avait pas suffi, c'est pourquoi il s'était mis aussitôt à la recherche de sources d'électricité complémentaires.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Pour commencer j'ai voulu téléphoner à la centrale électrique, ou du moins à la station auxiliaire d'alimentation, mais de cette façon j'aurais révélé le secret de mes travaux et il m'aurait été difficile de les poursuivre. J'ai donc eu recours à l'oxygène liquide. Fort heureusement, j'en avais. Toutes mes réserves y sont passées.

— La basse température l'a paralysé ?

— Cela a provoqué une supraconductibilité ; c'est pourquoi il n'a pas été à proprement parler paralysé, mais il a perdu la coordination de ses mouvements ; il se débattait… je puis vous l'assurer, c'était un drôle de spectacle ! J'ai dû sérieusement me dépêcher car j'ignorais s'il n'allait pas finir par s'adapter aussi à cette douche. Voilà la raison pour laquelle je ne me suis pas amusé à déverser l'oxygène ; je l'ai mis là, avec les vases de Dewar…

— Des thermos ?

— Oui, ce sont des espèces de grandes thermos…

— Ah ! c'est pour cela qu'il y a partout du verre.

— Oui. Il a d'ailleurs tout fracassé, absolument tout ce qui se trouvait à sa portée. Une véritable crise d'épilepsie… C'est à

peine croyable ; cette maison est vieille, elle a deux étages, mais elle s'est mise à trembler. Je sentais le plancher vaciller…

— Bon, et ensuite ?

— Il m'a fallu tant bien que mal le mettre hors d'état de nuire avant que la température ne remonte. Impossible de descendre, j'aurais immédiatement gelé ; je ne pouvais pas non plus utiliser des explosifs ; au fond, je ne voulais pas faire sauter la baraque… et lui se démenait comme un beau diable. Puis il s'est mis à trembler… J'ai alors ouvert la trappe et j'ai fait descendre un petit automate muni d'une scie circulaire.

— Il n'a pas gelé ?

— Si, au moins huit fois. Je le retirais alors immédiatement (il était attaché à un câble), mais il s'enfonçait chaque fois plus profondément. Il a fini par le démolir.

— C'est une histoire invraisemblable… marmonnai-je.

— Non. C'est l'évolution cybernétique. Peut-être suis-je un simple amateur d'effets théâtraux, voilà pourquoi je vous ai montré tout cela. Et maintenant, retournons.

En disant ces mots, Diagoras laissa retomber la trappe blindée.

— Il y a une seule chose que je ne comprends pas, fis-je : pourquoi vous exposez-vous à ce genre de péril ? Sans doute y trouvez-vous un plaisir quelconque, sinon…

— Toi aussi, Brutus ? répliqua-t-il en posant le pied sur la première marche. Mais que pouvais-je faire d'autre selon vous ?

— Vous auriez pu construire des cerveaux électroniques sans blindages, sans effecteurs, sans extrémités… Ils seraient

incapables d’exécuter quoi que ce soit en dehors des opérations purement intellectuelles.

— C’était précisément mon but, mais je n’ai pas su le réaliser. Les chaînes protéiques sont capables de se lier toutes seules, mais ni les transistors ni les lampes cathodiques ne peuvent le faire. Il m’a fallu, pour ainsi dire, les doter de « pieds ». Ce fut une mauvaise solution, une solution primitive. C’est la seule raison, Tichy. Pour ce qui est du danger… il y en a d’autres.

Il se retourna et commença à gravir les marches. Nous nous retrouvâmes au premier étage, mais cette fois Diagoras prit la direction opposée. Il fit halte devant une porte garnie d’un panneau de cuivre.

— Lorsque je vous ai parlé de Corcoran, vous avez sans doute pensé que mes paroles étaient dictées par la jalousie. Il n’en est rien. Corcoran ne désirait pas savoir ; il voulait seulement réaliser ce qu’il avait projeté, et comme il a fait simplement ce qu’il a voulu, ce qu’il pouvait embrasser par la pensée, il n’a rien appris et n’a rien prouvé, si ce n’est qu’il est un habile électronicien. Je suis beaucoup moins sûr de moi ; personnellement, je ne sais pas, mais je veux savoir. La mise au point d’une machine semblable à l’homme, d’une sorte de concurrent monstrueux, d’un nouveau candidat aux grâces de notre monde ne serait qu’une banale imitation.

— Pourtant, toute construction doit être telle que vous l’avez conçue, protestai-je. Vous pouvez ne pas connaître son fonctionnement avec exactitude, mais il vous faut disposer au départ d’un plan.

— Pas du tout. Je vous ai parlé de cette première réaction élémentaire de mes cybernoïdes : ils s’attaquent aux obstacles, aux barrages, aux limites. Ne croyez pas que ni moi ni

personne puissions jamais apprendre d'où cela provient ni pourquoi il en est ainsi.

— *Ignoramus et ignorabimus* ?… fis-je lentement.

— Oui. Et je vais vous le démontrer tout de suite. Nous attribuons à autrui une activité mentale parce que nous en avons une nous-mêmes. Plus un animal est éloigné de l'homme par sa structure et sa fonction, plus nos hypothèses concernant sa vie psychique sont fragiles. C'est pourquoi nous prêtons volontiers certaines émotions au singe, au chien, au cheval ; en revanche, nous ne savons pas grand-chose des « sentiments » que peut éprouver un lézard. Et lorsqu'il s'agit d'insectes ou de protozoaires toute analogie devient absurde. C'est la raison pour laquelle nous ne saurons jamais si un type quelconque de stimulus nerveux transmis jusqu'au cerveau abdominal d'une fourmi se traduit chez celle-ci par un sentiment de « joie » ou d'« inquiétude » ni d'ailleurs s'il lui arrive jamais de passer par de tels états. Eh bien, ce qui pour les animaux peut paraître banal et anodin (la question de l'existence d'une activité psychique) devient un véritable cauchemar avec les cybernoïdes. En effet, à peine se sont-ils levés d'entre les morts qu'ils se mettent à lutter et cherchent à se libérer ; pourquoi ? Quel état subjectif entraîne ces efforts désespérés ? Nous ne le saurons jamais.

— Pourtant, s'ils apprennent un jour à parler…

— Notre langage s'est formé au cours d'une longue évolution sociale ; il sert à transmettre des informations sur des états analogues ou, tout au moins, ressemblants, car nous sommes tous faits de la même façon. Étant donné que nos cerveaux sont très proches, si je me mets à rire, vous supposez que je ressens la même chose que vous, lorsque vous êtes de bonne humeur. Mais vous ne pouvez guère en dire autant de mes cybernoïdes. Du plaisir ? Des émotions ? De la peur ? Que

signifient ces mots lorsqu'ils émergent du fond du cerveau humain irrigué de sang pour s'introduire à l'intérieur de circonvolutions inanimées ? Et quand on ne peut même plus parler de circonvolutions, que la ressemblance structurelle est complètement effacée ? Où en sommes-nous ? Si vous voulez le savoir, l'expérience a déjà été tentée…

Il ouvrit la porte devant laquelle nous nous étions arrêtés un long moment. La grande pièce aux murs peints en blanc était éclairée par quatre lampes sans abat-jour. L'air y était lourd et étouffant comme dans une sorte d'incubateur. Au centre, parmi les carreaux de porcelaine, s'élevait un cylindre métallique d'un mètre de diamètre auquel étaient reliés de minces tuyaux. On aurait dit une cuve de fermentation ou un réservoir muni d'un immense couvercle bombé, fermé hermétiquement par une roue à vis. Sur les parois on apercevait de petites ouvertures rondes également pourvues de fermetures étanches. Dans cette pièce il faisait chaud et humide comme dans une étuve. Le cylindre, comme je le remarquai alors, n'était pas posé directement sur le plancher mais sur un socle fait de carrés de liège entre lesquels on avait glissé des espèces de petites nattes spongieuses.

Diagoras ouvrit l'une des soupapes latérales et me la montra. Je me penchai pour regarder à l'intérieur. Ce que je vis défiait toute description : derrière une vitre ronde et épaisse s'étalait une construction d'aspect boueux ; certaines parties étaient grossièrement pédonculées, tandis que d'autres bifurquaient pour former des sortes de ponts et de festons arachnéens. Le tout, absolument immobile, restait miraculeusement suspendu en l'air car, à en juger par sa consistance, cette bouillie ou ce goudron aurait dû

couler vers le fond du réservoir. À travers la vitre je sentis une faible pression sur mon visage, comme un souffle d'air chaud et confiné, et même (mais ce n'était peut-être qu'une illusion) une très légère exhalaison douceâtre à l'arrière-goût de pourriture. Le mycélium fangeux luisait comme si une lumière brûlait à l'intérieur ou au-dessus de lui, tandis que ses filaments d'une extrême finesse jetaient des reflets argentés. Je notai subitement un mouvement presque imperceptible ; l'un des embranchements gris sale s'était dressé ; légèrement aplati, allongeant soudain des pousses gonflées, en forme de gouttes d'eau, il s'était glissé dans ma direction dans l'espace qui séparait les autres bras. J'avais l'impression que des espèces de boyaux gluants et répugnants, animés d'un lent mouvement péristaltique, s'approchaient de la vitre jusqu'à la toucher, puis, se collant au verre, tout contre mon visage, exécutaient quelques faibles mouvements de reptation avant de se figer à nouveau. Je ne pouvais cependant me défaire de l'impression toute-puissante que cette gélatine me regardait. C'était une sensation si désagréable, si déconcertante, que je n'osai même pas reculer, comme si j'avais honte. À ce moment, j'oubliai la présence de Diagoras qui m'observait tout près, j'oubliai tout ce que j'avais vu jusque-là. Avec un ébahissement croissant, les yeux écarquillés, je scrutai cette masse fongoïde boueuse semblable à une sorte de moisissure, dominé par la certitude inébranlable que j'avais devant moi, non seulement une substance vivante, mais une créature entière. Je n'aurais su dire pourquoi.

J'ignore combien de temps je serais demeuré ici à observer, si Diagoras ne m'avait doucement saisi par le bras ; il referma la soupape et serra soigneusement la vis.

— Qu'est-ce que… ? demandai-je alors, comme s'il venait brutalement de me réveiller.

La réaction s'était faite à retardement : j'éprouvais à présent une nausée et un malaise terribles en regardant, tantôt la silhouette massive du docteur, tantôt le réservoir de cuivre qui dégageait une chaleur intense.

— Un fongoïde, répondit Diagoras. Le rêve de tous les cybernéticiens. Une substance capable de s'organiser toute seule. Il m'a fallu renoncer aux matériaux traditionnels… celui-ci s'est avéré meilleur que les autres. C'est un polymère.

— Est-ce que c'est… vivant ?

— Comment vous répondre ? En tout cas il n'y a ni protéines, ni cellules, ni métabolisme tissulaire. Il m'a fallu faire un nombre colossal d'essais avant de parvenir à ce résultat. J'ai mis en branle – je résume au maximum – une véritable évolution chimique. La sélection, c'est le choix d'une substance qui à chaque stimulus extérieur réagit par un certain changement interne, une transformation qui vise non seulement à neutraliser les effets mais aussi à s'en libérer. J'ai donc commencé par le rayonnement calorifique, les champs magnétiques, diverses radiations… Mais ce n'était qu'un préambule. Je lui ai donné des tâches de plus en plus difficiles à accomplir. Par exemple, j'ai eu recours à différents modèles de chocs électriques dont il ne pouvait se libérer qu'en produisant en réponse certains courants émis selon un rythme spécifique. De cette façon, je lui ai appris en quelque sorte à réagir par des réflexes conditionnés. Pourtant, ce n'était qu'une phase préliminaire. Il a très vite été en mesure de

s'universaliser. Il s'est mis à résoudre des problèmes de plus en plus complexes.

— Je ne comprends pas. Comment est-ce possible puisqu'il ne possède pas de sens ? dis-je.

— À vrai dire, je ne le comprends pas bien moi-même. Je ne puis que vous exposer le principe. Si vous insérez une calculatrice à l'intérieur d'une « tortue » cybernétique et que vous la lâchiez dans une grande salle en l'ayant pourvue d'un dispositif qui vous permet de contrôler la qualité de son fonctionnement, vous obtiendrez un système privé de sens et qui réagit pourtant à toutes les transformations du milieu. S'il y a dans un coin de la pièce un champ magnétique susceptible d'empêcher la machine de travailler normalement, elle s'éloignera immédiatement, à la recherche d'un endroit plus favorable où ces perturbations ne se produiront pas. Le constructeur n'a d'ailleurs pas besoin de prévoir toutes les perturbations possibles ; il peut s'agir de vibrations mécaniques, de chaleur, de sons aigus, de la présence de charges électriques - de n'importe quoi. La machine ne « perçoit » rien de tout cela car elle ne possède pas de sens ; elle ne sent guère la chaleur, pas plus qu'elle ne voit la lumière, et pourtant elle réagit exactement comme si elle voyait et sentait. Et ce n'est encore là qu'un modèle élémentaire. Ce fongoïde…, dit-il en posant la main sur le cylindre de cuivre, tandis que sa silhouette se reflétait à la surface comme dans un grotesque miroir déformant, ce fongoïde peut faire mille fois mieux… Ma conception était la suivante : un milieu liquide où baignent des « éléments de construction » et un système primitif capable de bâtir à partir de ceux-ci, de puiser à volonté dans ce surplus, jusqu'à ce que se forme ce champignon que vous avez vu…

— Mais qu'est-ce donc exactement ? Un… cerveau ?

— Je ne puis vous répondre, les mots nous manquent. Au sens où nous l'entendons habituellement ce n'est pas un cerveau car il n'appartient à aucune espèce vivante, pas plus qu'il n'a été conçu pour exécuter une tâche spécifique. En revanche, je puis vous assurer que cela… pense, même si ce n'est ni un animal ni un homme.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Ah ça ! c'est toute une histoire, fit-il, permettez…

Il ouvrit une porte garnie d'une plaque de tôle et presque aussi épaisse que celle d'un sous-sol de banque ; de l'autre côté, elle était protégée par un revêtement de liège et par la même masse spongieuse sur laquelle reposait le cylindre en cuivre. Dans cette pièce la lumière brillait aussi, la fenêtre était entièrement voilée avec du papier noir ; sur le plancher, à une bonne distance des murs, se trouvait la même cuve luisant de l'éclat rouge du cuivre.

— Vous en avez deux ?… fis-je ébahi. Mais pour quoi faire ?

— C'est une variante, répliqua-t-il en refermant la porte.

Je remarquai qu'il prenait des précautions particulières.

— J'ignorais lequel des deux allait mieux réagir ; il y a des différences de composition chimique notables qui entrent en jeu… D'ailleurs, j'en avais encore plus mais les autres ne valaient rien. Seuls ces deux-là ont réussi à franchir toutes les étapes de la sélection. Ils se sont fort joliment développés, poursuivit-il en posant la main sur le couvercle bombé du deuxième cylindre. Mais je ne savais pas si cela signifiait quelque chose. Ils ont acquis une autonomie considérable par rapport aux changements affectant leur milieu. Ils sont parvenus très rapidement à deviner ce que j'attendais d'eux, c'est-à-dire à élaborer un type de comportement qui leur était

profitable, et à se rendre indépendants des stimuli nuisibles. Avouez-le, une bouillie gélatineuse capable de résoudre grâce à des impulsions électriques une équation qui lui est transmise par l'intermédiaire d'autres impulsions, ce n'est déjà pas si mal ! s'exclama-t-il en se tournant vers moi avec une brusquerie inattendue.

— Certainement, rétorquai-je, mais pour ce qui est de la pensée…

— Peut-être ne peut-on guère parler de pensée, fit-il ; pourtant, ce ne sont pas les mots qui comptent en l'occurrence, mais les faits. Au bout d'un certain temps ils ont commencé l'un et l'autre à manifester une indifférence de plus en plus marquée (comment appeler cela autrement ?) aux stimuli que je leur envoyais. Sauf lorsqu'ils menaçaient leur existence. Et malgré tout, pendant ce temps, mes antennes ont continué à enregistrer une activité d'une intensité exceptionnelle. Celle-ci se manifestait par une série très nette de décharges électriques que j'enregistrais…

Il me désigna un ruban de papier qu'il venait de sortir du tiroir d'une petite table ; on y voyait une courbe sinusoïdale irrégulière.

— Ces séries d'impulsions électriques se produisaient chez mes deux fongoïdes, apparemment sans aucune cause externe. Je me suis mis à analyser le phénomène d'une façon de plus en plus systématique, jusqu'à ce que j'aie découvert un fait étrange : celui-là, dit-il en indiquant d'une main la porte donnant sur la grande pièce, émettait des ondes électromagnétiques, tandis que celui-ci les captait. Lorsque je l'ai constaté, j'ai remarqué en même temps que cette activité pouvait se produire dans les deux sens : quand l'un se « taisait », l'autre « parlait ».

— Que dites-vous là ?

— C'est la pure vérité. J'ai immédiatement isolé les deux pièces ; avez-vous remarqué les plaques sur la porte ? Les murs en sont également recouverts, mais il y a une couche de peinture par-dessus. De cette façon je voulais interrompre toute liaison radio. L'activité de mes fongoïdes a commencé par s'intensifier, et quelques heures après elle tombait pratiquement à zéro ; mais le jour suivant, elle avait repris exactement comme auparavant. Savez-vous ce qui s'était passé ? Ils s'étaient mis à produire des ultrasons : ils se transmettaient ainsi leurs signaux à travers les murs et les voûtes…

— Ah ! voilà donc à quoi sert ce liège ! m'exclamai-je, comprenant soudain.

— Mais oui. Je pouvais naturellement les détruire. Mais à quoi bon ? J'ai donc totalement isolé les deux réservoirs, interrompant ainsi leurs communications pour la seconde fois. Ils se sont alors mis à grandir jusqu'à atteindre les dimensions que vous voyez ; c'est-à-dire qu'ils ont pratiquement quadruplé.

— Pourquoi ?

— Je n'en ai aucune idée.

Diagoras se tenait devant le cylindre de cuivre. Il ne me regardait pas ; tout en parlant il posait à tout moment la main sur le couvercle bombé, comme pour en contrôler la température.

— Au bout de quelques jours l'activité électrique était devenue tout à fait normale, exactement comme s'ils avaient réussi à rétablir une liaison. J'ai successivement éliminé l'hypothèse du rayonnement calorifique et des rayons X, j'ai utilisé tous les écrans, toutes les protections imaginables, tous

les filtres, j'ai employé des antennes ferro-magnétiques – en vain. J'ai même transporté celui-ci pour une semaine à la cave, puis je l'ai mis dans le hangar que vous avez peut-être vu : il se trouve à quarante mètres de la maison… Mais pendant tout ce temps leur activité n'a pas subi le moindre changement ; ces « questions » et « réponses » que j'ai enregistrées et enregistre encore, fit-il en désignant l'oscillographe qui se trouvait devant la fenêtre voilée, se succédaient sans arrêt par séries, nuit et jour. Et cela continue : ils travaillent sans relâche. J'ai tenté, pour ainsi dire, de m'immiscer dans leur système de signalisation, d'intervenir dans ce courant d'informations en envoyant des « télégrammes » falsifiés.

— Falsifiés, dites-vous ? C'est donc que vous en connaissiez la signification ?

— Pas le moins du monde. Mais rien ne vous empêche d'enregistrer sur une bande magnétique ce que dit une personne quelconque dans une langue qui vous est inconnue et de le reproduire en présence d'un autre sujet parlant la même langue. J'ai essayé de le faire, vous dis-je, mais sans aucun succès. Ils continuent à se transmettre les mêmes impulsions, leurs maudits signaux, et j'ignore toujours par quels canaux matériels.

— Peut-être s'agit-il malgré tout d'une activité indépendante, spontanée, observai-je, excusez-moi, mais somme toute vous n'avez aucune preuve.

— En un sens, si, fit-il, m'interrompant avec vivacité, voyez-vous, sur ces bandes le temps aussi a été enregistré. Or, il existe une corrélation très nette : lorsque l'un émet, l'autre se tait et vice versa. Il est vrai que récemment les retards ont considérablement augmenté, mais l'alternance n'a nullement été modifiée. Voyez un peu quel beau travail j'ai fait ! Au moins, lorsqu'un homme garde le silence, lorsqu'il refuse de

parler, vous pouvez connaître ses projets, ses intentions bonnes ou mauvaises, ses réflexions en les devinant, en quelque sorte, d'après son expression ou son comportement. Malheureusement, mes créatures, elles, n'ont ni visage ni corps, exactement comme vous l'aviez postulé auparavant. Me voilà donc impuissant, sans la moindre chance de comprendre. Me faut-il les détruire ? Ce serait là un bel échec ! Refusent-elles tout contact avec l'homme ou bien ce contact est-il impossible, comme entre l'amibe et la tortue ? Je l'ignore. Je ne sais rien du tout !

Diagoras se tenait devant le cylindre luisant, la main appuyée sur le couvercle ; je compris qu'il ne s'adressait plus à moi ; peut-être même avait-il oublié mon existence. Je n'entendis pas les derniers mots ; un détail incroyable avait attiré mon attention : tout en parlant avec une fougue de plus en plus grande Diagoras avait levé la main droite à plusieurs reprises et l'avait posée sur la surface cuivrée ; quelque chose m'avait paru suspect dans cette main, le geste manquait de naturel. En s'approchant du métal les doigts avaient frémi l'espace d'une seconde ; c'était une vibration extrêmement rapide qui n'avait rien à voir avec un tremblement nerveux. Au demeurant, lorsqu'il gesticulait tout à l'heure, ses mouvements étaient sûrs, décidés, ils n'avaient rien de spasmodique. Bouleversé, j'observais attentivement sa paume ; en proie à un étonnement indescriptible, espérant encore que j'étais malgré tout victime d'une illusion, je balbutiai :

— Diagoras, qu'est-il arrivé à votre main ?

— Comment ? Ma main ? Quelle main ? fit-il en me regardant avec surprise, car je lui avais fait perdre le fil de son discours.

— Celle-là, fis-je en la lui désignant.

Il approcha les doigts du couvercle brillant ; ils se remirent à trembler. Bouche bée, il porta la main à ses yeux. Le tremblement cessa instantanément. Il l'observa une fois encore, tourna son regard vers moi et, prudemment, très prudemment, millimètre par millimètre, il la dirigea de nouveau vers le métal. Lorsque les extrémités des doigts effleurèrent la surface, une sorte de secousse microscopique agita les muscles ; je les vis trembler d'un frémissement à peine perceptible qui se communiqua à tous les doigts. Diagoras continuait à les observer tandis qu'une expression indescriptible se peignait sur ses traits. Puis il serra le poing, le posa sur sa hanche et approcha ensuite le coude du couvercle de cuivre. À l'endroit précis où elle était entrée en contact avec le cylindre, la peau de l'avant-bras se mit à fourmiller sous l'effet du frémissement des fibres musculaires. Il recula d'un pas, porta ses deux mains à ses yeux et les scruta à tour de rôle. Enfin, il murmura :

— C'était donc moi ? moi seul… Ils se sont servis de moi… pour leurs expériences…

On aurait dit qu'il allait éclater soudain d'un rire nerveux. Mais il enfonça les poings dans les poches de son tablier, traversa la pièce en silence et déclara d'une voix altérée :

— Je ne sais si c'est… mais peu importe. Vous feriez mieux de vous en aller à présent. D'ailleurs, je n'ai plus rien à vous montrer…

Il s'interrompit, s'avança vers la fenêtre, arracha d'un seul coup le papier noir qui la masquait, ouvrit tout grands les volets et, scrutant la pénombre, il se mit à haleter.

— Pourquoi ne partez-vous pas ? marmonna-t-il en se retournant. Cela vaudrait mieux pour vous…

Mais je ne voulais pas m'en aller ainsi. Lorsque je m'en souvins par la suite, la scène me parut grotesque : il se tenait devant le réservoir de cuivre renfermant tous ces viscères boueux qui avaient fait de son corps le messager involontaire de leurs énigmatiques signaux, et cette vision m'avait alors empli d'horreur et de pitié pour cet homme. J'interromprais ici volontiers mon récit. Ce qui advint par la suite est trop absurde : cette explosion de fureur qu'il tenta de justifier par mon manque de tact et mon insistance, ce visage secoué par la rage, les injures et même les hurlements forcenés - tout cela, de même que le silence soumis avec lequel je m'éloignai, ressemblait plutôt à un burlesque cauchemar. Aujourd'hui encore, j'ignore si c'est bien lui qui m'a chassé de sa ténébreuse demeure, s'il a agi ainsi de son propre gré ou bien…

Au fond, je n'en sais rien. Je peux me tromper. Peut-être avons-nous été tous les deux victimes d'une hallucination ; il se peut que nous nous soyons mutuellement suggéré tout cela. Ce sont des choses qui arrivent.

Mais s'il en est ainsi, comment expliquer la découverte qui fut faite un jour, par hasard, environ un mois après mon passage en Crète ? Venus réparer les câbles électriques endommagés à proximité de la villa, des hommes avaient frappé à la porte de Diagoras. Comme personne ne répondait, ils s'étaient introduits chez lui. Ils avaient pu constater alors que la maison était abandonnée

et tous les appareils démolis, à l'exception de deux grandes cuves intactes, entièrement vides.

Je suis le seul à savoir ce qu'elles contenaient. C'est précisément pourquoi je n'ose formuler aucune hypothèse. Je ne veux point davantage faire de rapprochement entre leur ancien contenu et la disparition de leur constructeur que nul n'a jamais plus revu depuis.

Ijon Tichy

Le Monde, 2-3 avril 2006

Disparition de Stanislaw Lem

II était considéré comme l'un des plus grands auteurs de science-fiction

Stanislaw Lem est mort lundi 27 mars 2006 à Cracovie à l'âge de 84 ans. Il était considéré, surtout aux Etats-Unis et en Russie, comme l'un des plus grands auteurs de science-fiction. Mais peut-être, d'après certains critiques, est-ce la pratique de ce « genre mineur » qui l'a empêché de recevoir le prix Nobel.

Lem, comme tout Polonais de sa génération, a connu deux totalitarismes, mais a été vénéré et invité des deux côtés du rideau de fer.

Né à Lvov le 12 septembre 1921, c'est là qu'il a commencé ses études en médecine. D'origine juive mais sans aucune éducation religieuse, il a survécu grâce à de faux papiers. Après la guerre, Lvov étant annexée par l'URSS, il est rapatrié à Cracovie, où il termine ses études.

A 25 ans, Stanislaw Lem publie sa première nouvelle fantastique, et à 30 ans son premier roman, *Les Astronautes*

(1951). D'emblée donc, en pleine période stalinienne, il se situe en marge du style officiel du « réalisme socialiste », ce qui lui permet d'être reconnu pour ses qualités littéraires et non pour son engagement idéologique.

Pendant sa vie, passée presque exclusivement à Cracovie, Stanislaw Lem a écrit plus de 70 livres traduits en une quarantaine des langues et vendus à près de 30 millions d'exemplaires. Les plus connus sont ses œuvres de science-fiction, avec le célèbre *Solaris*, publié en 1961 (Denoël 1966, 1999), et adapté au cinéma par Andreï Tarkovski en 1972, et par Steven Soderbergh (*Sexe, mensonge et vidéo...*) en 2002. En France, on a traduit 16 de ses livres, notamment *Les Mémoires d'Ijon Tichy* (Calmann-Lévy, 1977), *La Voix du maître* (Denoël, 1976), Le Rhume (Calmann-Lévy, 1978), *Le Congrès de futurologie* (Calmann-Lévy, 1976), *L'Invincible* (Laffont, 1972), *Mémoires trouvés dans une baignoire* (Calmann-Lévy, 1975)…

D'une grande inventivité lexicale et d'une richesse esthétique peu commune – son style allant de l'onirisme ou du réalisme fantastique jusqu'au grotesque voltairien, ou au pastiche et à la parodie –, ses livres présentent une réflexion sur la civilisation technique et ses virtualités, sur l'humanité de l'homme qui ne peut être définie que par les non-humains, et sur la dimension spirituelle du progrès technique. Souvent, ils font penser aux paraboles révélant à travers un imaginaire de science-fiction l'éternité des archétypes et leur nécessaire adaptation en diverses variantes du réel.

De nombreux critiques ont qualifié Stanislaw Lem de prophète, puisqu'il a prédit l'argent électronique, les

manipulations génétiques, la réalité virtuelle (la « fantomatique », disait-il)… Par exemple, dans l'une de ses nouvelles, l'astronaute qui s'est retrouvé dans un environnement nouveau s'aperçoit que malgré le luxe apparent de l'accueil, les gens suffoquent comme s'ils avaient de l'asthme. Au bout des investigations, il constate que l'on y distribue subrepticement de la drogue qui fait que les gens pensent être conduits en limousine, alors qu'ils courent ; qu'ils croient monter les étages en ascenseur alors qu'ils grimpent les escaliers qu'ils croient manger des délices alors qu'il s'agit d'une nourriture rudimentaire... L'enquête du héros s'arrête avant qu'il ait pu pénétrer à fond les illusions de la société dite de bien-être…

Stanislaw Lem s'est mesuré aussi directement aux problèmes philosophiques. Il a publié plusieurs essais (inconnus du public français), dont les plus importants sont la *Summa Technologiae* (1964), un vrai traité sur l'avenir de l'humanité et l'impact des inventions, et la *Philosophie du hasard* (1968), alliant l'intérêt épistémologique aux considérations esthétiques. Récemment, il a sorti encore un essai accueilli comme une révélation : *En-un-clin-d'oeil* (Okamgnienie, 2000), réflexion philosophique sur l'avenir de la Terre.

Membre fondateur de la société astrophysique polonaise, docteur *honoris causa* de nombreuses universités polonaises et étrangères (notamment de Lvov, sa ville natale), décoré de la plus haute distinction polonaise, l'Aigle Blanc, lauréat des prix des Etats polonais et autrichien, ainsi que du prix littéraire Franz Kafka, citoyen

d'honneur de la ville de Cracovie, Stanislaw Lem n'a pas manqué de reconnaissance.

Dans ses chroniques publiées jusqu'au dernier moment dans *Tygodnik Powszechny* de Cracovie, il a gardé son ton sceptique, son humour noir et son regard empli, tout à la fois, de déception et d'exigence envers l'avenir de son pays et de la civilisation occidentale.

Michel Maslowski
professeur de littérature polonaise à *l'université Paris-IV*

Stanislaw Lem
(12 septembre 1921 – 27 mars 2006)



écrivain de science-fiction polonais.

Savez-vous ce que les constructeurs exigent habituellement de leurs créatures cybernétiques ?

L'obéissance. Ils n'en parlent pas, bien sûr, et certains ne s'en rendent même pas compte ; mais c'est un principe que l'on admet tacitement. Voilà l'erreur fatale !

Erreur fatale, vous dis-je, car afin d'obtenir des résultats spectaculaires ils barrent le chemin à toute spontanéité de la part de leurs créatures.

Les cybernéticiens nous ont promis la pensée, c'est-à-dire l'autonomie, l'indépendance relative des systèmes élaborés par rapport à l'homme !

Le chien le mieux éduqué peut très bien refuser de vous obéir ; personne ne dira de cet animal qu'il est « détraqué » ; or, c'est justement ainsi que nous qualifions la machine désobéissante qui n'agit pas conformément au programme…

où Ijon Tichy,
rencontre le docteur Diagoras
et ses étranges créatures
fort peu disciplinées...

